Samedi 25 mars, invitée : Florence Beaugé, journaliste

. Florence Beaugé : *«Cela me touche de terminer ce cycle de projections. Vous avez reçu des invités exceptionnels... Je peux apporter ma petite pierre, en expliquant ce qu'il s'est passé en 2000. Pourquoi j'ai fait parler Massu, Aussaresses.*

C'est la troisième fois que je vois ce film. À chaque fois, il me bouleverse. Pour une raison qui va peut-être vous étonner… Il y a dedans, une lenteur et une douceur que je n'ai jamais vues dans aucun autre film ou documentaire, sur la guerre d'Algérie.

On laisse parler les gens. On voit les yeux, embués de larmes. On comprend les silences. On comprend la douleur que cela a été, à l'époque. On a envie de consoler ces hommes, de les prendre dans nos bras, de leur dire : «Consolezvous... Non seulement, vous aviez 20 ans et vous n'y pouviez rien. Mais surtout, en Algérie même, personne ne vous en veut.»

C'est cela, le plus étonnant. On imagine en France que les Algériens nous en veulent. Mais c'est complètement faux. Il n'y a que de l'affection, de l'amitié. Et le désir d'une réconciliation totale.

Il faut le dire : tous les appelés et engagés, n'ont évidemment pas torturé. Il n'y en a eu qu'une infime minorité mais cela a suffi à faire de la torture et des «corvées de bois», un système. Même chose, je dirais, pour les viols. Evidemment, ils sont très peu nombreux ceux qui ont violé. En revanche, et c'est ça qu'on a beaucoup de mal à comprendre en France, les femmes qui ont été arrêtées ont été violées dans leur majorité, j'ose le dire. La majorité. Et toutes celles que j'ai rencontrées et qui ont gardé cela, comme un lourd secret, elles commencent à oser en parler. Mais c'est quand même, le tabou le plus grand de la guerre d'Algérie, cette généralisation des viols.

Les plus jeunes que j'ai rencontrées qui ne l'ont même pas dit à leurs soeurs, avaient entre 7 et 9 ans. C'est ça qui est très, très complexe à faire entendre en France… C'est quelque chose qui est trop douloureux, pour pouvoir être admis.»

. Emmanuel Audrain, réalisateur : *«Florence, il n'y aurait pas eu ce film, s'il n'y avait pas eu votre travail, vos enquêtes. Les anciens appelés n'auraient pas parlé, s'ils n'avaient pas été questionnés par leurs fils et filles, qui s'informaient avec Le Monde et les autres médias de ces années 2000…*

C'est grâce à vous, que «le couvercle s'est soulevé».»

. Florence Beaugé : *«Mais le couvercle est retombé, à partir de 2010. Heureusement, des initiatives comme les vôtres, le film, l'association, les liens qui ont été créés… Et puis, le fait que tant de livres de témoignages aient été écrits, à partir des années 2000.*

Il y en avait déjà, Benjamin Stora le souligne, toujours. Mais, dans un autre contexte. À ce moment-là, Massu n'avait pas émis de regrets sur la torture. Ça, cela a été un tournant fondamental. Aussaresses, n'avait pas fait ses aveux.

2

On me dit souvent : «Mais finalement, tout ce que tu as écrit était déjà su ou avait déjà été écrit.»

- Oui, cela avait été écrit par des personnes exceptionnelles, comme Henri Alleg, Pierre Vidal-Naquet. Mais là, cela a basculé… Les acteurs eux-mêmes reconnaissaient. Cela prenait une autre valeur. C'est ça, qui est important.

Pourquoi ai-je fait tout ce travail ? Parce qu'il y a eu Louisette Ighilahriz. Depuis 40 ans, elle cherchait à retrouver celui qui l'avait sauvée, alors qu'elle était une jeune fille de 20 ans, torturée au siège de la 10e Division Parachutiste à Alger (Aujourd'hui l'Ambassade de France).

Elle cherchait à retrouver le commandant Richaud, un médecin militaire, qu'elle appelait son «sauveur».

J'ai essayé, à partir d'Alger sur Internet de retrouver des «Richaud». Je n'y arrivais pas. Et un jour, j'ai dit à Louisette : «Pourquoi, est-ce que je n'écrirais pas ton histoire dans Le Monde ?» Elle a été très réticente. Et j'ai compris

pourquoi… Elle ne voulait pas qu'on dise le mot «viol». Mais, elle avait été violée. Pas simplement torturée mais surtout violée. Et finalement, elle a dit : «Oui».
Le papier était absolument explosif… Dans la mesure, où il était signé d'Alger, je n'avais pas intégré les réactions possibles des généraux Massu et Bigeard qui étaient mis en cause. Donc le papier est sorti. Un scandale. Bigeard appelle Le Monde – Jean-Marie Colombani, à l'époque – en lui disant : «Je vais faire un procès, je vous mettrai à genoux. Tout cela, est un tissu de mensonges et d'élucubrations de vieille folle.» C'est d'ailleurs l'expression qu'a employée Edwy Plenel, en me convoquant.
Plenel et moi, on s'est affrontés très, très violemment. Il y avait une semi-faute professionnelle de ma part. Je n'avais pas mis en parallèle les interviews de Massu et Bigeard. Pour assurer leur défense, si on peut dire…
Plenel m'a dit : «Jamais, on n'a été aussi loin… Jamais, on n'a impliqué des acteurs, à ce niveau-là. Au niveau de Massu et Bigeard.»
Il était tellement humiliant, tellement fou de rage, tellement inquiet… Que je lui ai dit : «Ecoute, je te donne ma démission.» (Ce qui, pour moi, était une tragédie parce que j'étais entrée au Monde, six mois plus tôt.)
J'ai ajouté : «Mais je te préviens, je repars demain en Algérie et des histoires de Louisette, je t'en rapporterai des dizaines, voire des centaines.»
Là, il m'a dit : «Non… Ce que tu vas faire, c'est d'abord d'obtenir le démenti de Massu et Bigeard. Et ce sera ta punition.»
Là, à nouveau grosse crise de colère entre nous. Je suis remontée dans mon bureau, humiliée et bouleversée. À tous points de vue. D'avoir mis le journal dans l'embarras, d'avoir fait une faute professionnelle. Parce que – en effet, j'étais trop jeune journaliste, dans la presse écrite – j'arrivais d'une carrière en radio et en télévision. Je n'avais pas assez mesuré les rouages du Monde.
Et, en même temps, absolument persuadée que l'histoire de Louisette était vraie !
La guerre d'Algérie, vécue par les Algériens, je commençais à bien la connaître, parce que, lors de mes séjours en Algérie, je les avais beaucoup écoutés.
3
J'appelle Bigeard et Massu, et heureusement je les enregistre. Bigeard, se moque de moi, me dit, sans m'avoir vue, que je suis une débutante dans le métier. (Il n'a pas compris que j'étais une débutante au Monde mais pas dans le métier.) Il me dit : «Le commandant Richaud, c'est du n'importe quoi. Il n'a jamais existé».
Mais Massu, lui, a confirmé mon récit : «Oui… Richaud, était le médecin militaire de la 10è DP, c'est vrai.» Il m'a même proposé de servir d'intermédiaire avec Louisette dont il était «désolé de savoir que l'histoire avait été si loin». Il voulait dire : qu'elle avait été violée.
Avec Massu, puis avec Aussaresses, je me suis retrouvée face à des hommes qui arrivaient à la fin de leur vie. Certains ont parlé, par remords, c'était le cas de Massu. D'autres, absolument pas, comme Aussaresses. Chacun, à sa façon, voulait que la vérité soit sue.
. Emmanuel Audrain, réalisateur : *«Vous avez su les écouter, les rassurer.»*
. Florence Beaugé : *«Oui. C'est vrai.*
Si vous voulez, il y a deux façons de faire du journalisme et de l'enquête. Soit vous faites «un bon coup», c'est ce que j'appelle «La politique de la terre brûlée.» Ou une autre approche, qui a été la mienne. Surtout, pour la guerre d'Algérie…
Je dis aux gens : «Ce que vous me confiez… Si vous le regrettez, vous pourrez revenir en arrière.»
En l'an 2000, quand j'ai sorti l'histoire de Louisette avec les réactions Massu-Bigeard… Ma famille proche et ma famille plus large, c'est à dire mon beau-père, qui était militaire. («Compagnon de la Libération» entré ensuite dans l'armée.) Ils ont aimé, parce qu'ils étaient assez fiers... C'était «Le Monde».

On sortait une histoire qui finalement, leur tenait à coeur. La suite… J'ai bien senti que dans ma belle-famille, ça les gênait. Plus les années passaient, plus ils avaient l'impression - cela paraît énorme de dire ça - que je participais à ce qui était, un peu, «remuer la boue».
En 2000–2005, cela faisait beaucoup de bruit, cette guerre d'Algérie. Chaque article relançait le débat.
Je ré entends mon beau-père, pourtant un honnête homme...
«Mais Florence, est-ce que vous imaginez maintenant, que moi, je suis interpellé par mes propres petits-enfants. Ils me demandent si j'ai été un tortionnaire ?»
Intérieurement, je me disais, s'il savait ce que moi, je vois en Algérie. Les gens qui vivent avec cette souffrance. Les petites qui ont été violées, à sept ans, à neuf ans. Ceux qui vivent avec le traumatisme d'avoir été torturés. D'avoir été déplacés. Eux disent «déportés». Oui, ils ont été déplacés dans des conditions assez effrayantes. Leur vie souvent a été fichue.
Je me disais : «Comme c'est dérisoire…» Mais je ne pouvais pas le dire tout haut.
Là où c'est devenu vraiment très vif, c'est quand j'ai commencé à m'attaquer à Jean-Marie Le Pen. Parce que, j'ai été menacée. Ma famille, s'est sentie menacée.
Le Pen m'a fait deux procès. Qu'il a perdus. Jusqu'en cassation.
J'ai rapporté un poignard qu'il avait utilisé dans la casbah, en 1957. Qui était à ses initiales. Pour ma défense en justice, ce poignard a joué un rôle important. Je peux vous garantir qu'il était vrai ! Et j'en connais bien l'histoire.
4
Le Pen l'a cherché, à l'époque, deux ou trois nuits de suite, dans la Casbah, où il l'avait oublié. (Il avait été caché dans un compteur électrique par un enfant.) Le Pen savait très, très bien à quel point cette affaire était grave. Et il a bondi, quand il a su que ce poignard était à l'audience.
Et puis, autre grand risque : le général Schmitt, l'ancien chef d'état-major de Mitterrand. Il n'a jamais osé me traîner en justice, comme l'a fait Le Pen, mais il l'a fait, à travers Louisette. Parce que Louisette été faible. Louisette, abîmée physiquement, abîmée moralement... Qui ne peut pas s'empêcher de vouloir parler, témoigner, en toutes circonstances. Avec beaucoup de bonne volonté. Mais qui lâche des imprécisions de dates. Et du coup, Schmitt l'a attaquée làdessus et l'a traînée en justice. Il a perdu en première instance, il a gagné en deuxième.
Avec Schmitt, j'ai eu droit à une haine indescriptible… Parce que je ternissais sa réputation et sa belle retraite dorée, dans le sud de la France. Je l'avais dénoncé comme étant le tortionnaire en chef de l'école Sarouy, à Alger.
J'ai rencontré plusieurs personnes, torturées par lui. Surtout des femmes. La plupart du temps, il regardait. Je vais vous dire : ce n'est pas mieux !
Parce que lui était à un haut poste de responsabilité. Il n'était pas du tout, comme ces jeunes appelés de 20 ans qui, les pauvres, regardaient et n'osaient pas bouger. Schmitt, lui, avait les moyens d'arrêter les choses, s'il le voulait.
Alors, pourquoi le couvercle est-il retombé ?
En 2005. Je me suis engagée vis-à-vis de ma famille, à arrêter. Moi-même, je n'en pouvais plus. J'ai vécu une forme d'usure, au bout de cinq ans...
Usure aussi d'avoir à entendre la douleur. À la fois du côté français, les appelés. Et puis la douleur, côté algérien. Donc, je me suis dit à un moment : «Cela suffit». Je suis passée «grand reporter sur les pays émergeants».
Depuis 2010, nous sommes entrés dans une sorte de «trou noir». Personne n'a repris le flambeau, au Monde ou ailleurs, sur la guerre d'Algérie. Pourtant, si Le Monde avait maintenu la flamme, cela fait longtemps que les politiques français auraient accompli le geste qu'il faudrait faire.
Non pas une «repentance», comme on essaie de nous le faire croire en France. Mais simplement, un acte qui reconnaîtrait – comme votre film - ce qui a été.

C’est tout !
Les Algériens ne demandent pas une repentance. Ni de l’argent. Ils demandent simplement qu’on reconnaisse ce qui a été. On ne peut pas mettre dos à dos, l’armée française et le FLN. Même si le FLN – évidemment - a pratiqué des atrocités. Mais l’une était une armée légale d’occupation, l’autre se défendait avec les moyens du bord, qui peuvent être condamnables, comme les attentats contre les civils, (le «Milk Bar» notamment).
. Un spectateur : *«Vous avez mentionné les raisons différentes qui ont pu pousser Massu et Aussaresses, à témoigner. Pouvez-vous nous en dire plus ?»*
. Florence Beaugé : *«Massu venait de perdre sa fille, décédée d’un cancer. L’âge, les années... Tout cela a compté. Et puis, c’était un chrétien. Au moment de s’en aller, on fait un examen de conscience.*
Et puis, il y a aussi une question de rapport personnel avec Massu. Il a compris que je n’étais pas là pour le piéger.
5
Quand j’ai été le voir… J’ai eu un problème avec sa femme, parce que… C’était sa deuxième femme et elle ne voulait pas qu’il me parle. Donc, elle le surveillait et l’interrompait. À un moment, il a fallu que je lui dise : «C’est à lui que je pose des questions.» J’ai senti que je l’avais vexée. Elle est partie. Mais, à partir du moment où elle est partie, il a parlé.
Ça, c’était Massu. La fragilité d’un homme qui sait qu’il va partir, qui fait son examen de conscience.
Aussaresses, c’est complètement l’inverse. Aussaresses – cela va vous paraître cynique, ce que je vais dire - mais lui, c’était un peu comme un conte des Mille et Une Nuits. Il savait que s’il me parlait, s’il me disait des choses intéressantes, il pourrait continuer à venir me voir au Monde. Pendant 3, 4 mois, il a pris avec moi, des petits déjeuners au journal, à la cafétéria du dernier étage.
Il venait une ou deux fois par semaine, pour parler. Et, comme il s’ennuyait dans sa vie et qu’il savait qu’il avait rendez-vous la semaine suivante, s’il me disait des choses intéressantes… Finalement, il avait envie de revenir.
Quand j’entends dire «Les regrets d’Aussaresses», je me dis qu’on n’a pas compris le bonhomme… Aussaresses n’avait aucun regret. Aucun. Il avait envie de parler. C’était un homme dont la sensibilité, la corde sensible, s’était cassée. En revanche, il avait une mémoire d’enfer, dans les années 2000. Ce qui était moins vrai, pour les deux ou trois années qui ont précédé sa mort. D’où, mes réticences énormes pour «Les confessions, livres, interviews»… accordés, à la fin. Devenu un peu fanfaron, il avait envie de faire parler de lui. Mais sa mémoire n’était plus bonne.
J’ai été le voir, à plusieurs reprises, dans le petit village d’Alsace où il s’était réfugié. Parce qu’il a été obligé de quitter Paris. Il a été la cible de deux attentats, à deux reprises, pour avoir parlé. Il y avait des généraux qui lui écrivaient : «Écrase-toi. Étouffe-toi !»
Le point que je n’ai jamais réussi à éclaircir, c’est l’affaire Audin. Connaissait-il la vérité ? Je ne sais pas. À mon avis, la vérité, elle a été écrite par Vidal-Naquet, mais j’aurais voulu entendre un des acteurs la confirmer.
Que Maurice Audin soit mort aux mains de ses tortionnaires parachutistes, cela ne fait aucun doute. Mais où a t-il été enterré ? On ne sait pas. Josette Audin, sa veuve, réclame la vérité. La version officielle, jusqu’à aujourd’hui encore, c’est qu’il se serait enfui.
Aussaresses m’a raconté la mort, dans des circonstances épouvantables, de Larbi Ben M’Hidi, le «Jean Moulin algérien». La façon dont la corde s’est cassée alors qu’on le pendait. Il avait fallu le pendre une seconde fois. C’était absolument terrible.
Aussaresses savait très bien que je n’étais pas sa complice quand je l’écoutais, mais que j’étais un passage de témoin. Je n’étais pas là non plus pour le juger. Dans les procès qu’il a eus, lui, j’ai été appelée comme témoin. Le tribunal me

demandait : «Est-ce que vous trouvez qu'il a fait avancer l'histoire ? Qu'il a eu raison de parler ? Je disais : «Oui. Il a fait avancer l'histoire.» Mais, c'était très dérangeant pour tout le monde. Un homme qui fait avancer l'histoire, mais qui n'a «ni remords, ni regrets.»
6
. Emmanuel Audrain, réalisateur : *«La meilleure avocate d'Aussaresses, c'est Simone de Bollardière. Elle dit : - «S'il n'y avait pas eu la guerre de 39-45, où Aussaresses s'est engagé dans les services secrets et a fait des actions d'un courage incroyable... Notamment, de se faire parachuter en uniforme allemand, derrière les lignes, au moment de la libération des camps...*
S'il n'y avait pas eu la guerre, il serait devenu un «latiniste» réputé. Il avait fait une thèse sur «Le merveilleux dans l'oeuvre de Virgile».
. Florence Beaugé : *«En effet, Simone est son avocate. Cela a commencé, comme ça… Un jour, Aussaresses dit : «Finalement, je suis comme Bollardière, «un résistant».» Ca m'a fait rire, et choquée. J'ai trouvé cela invraisemblable. C'est revenu, aux oreilles de Simone. Elle m'a appelée et m'a dit : «Il a parfaitement raison. Dans la mesure où il s'élève, contre ses pairs, militaires, qui aujourd'hui ne veulent pas qu'il parle.»*
Elle est très moderne, malgré son âge. Très pragmatique.
Les étrangetés d'Aussaresses... Il avait fait la guerre d'Indochine avec Bollardière. Et il m'a toujours dit, que celui qu'il aimait le plus, qu'il admirait le plus, qui l'avait le plus impressionné, c'était Bollardière «qui combattait comme un archange». Et, je me suis souvent dite : leurs voies se sont séparées, mais il serait resté dans les pas de Bollardière, il n'aurait peut-être jamais été tout ce qu'il a été.
Un jour, il faudra un geste fort de l'État français. Des initiatives comme la vôtre comptent infiniment pour la population algérienne.
Ce film passerait à la télévision, en Algérie, cela aurait un impact absolument extraordinaire. Car il y a tout, dans ce film. Avec simplement des témoignages en gros plans, de très, très belles images. Une grande émotion. Pas d'apitoiement sur soi-même. Mais, un vrai regret : celui de s'être tu.»